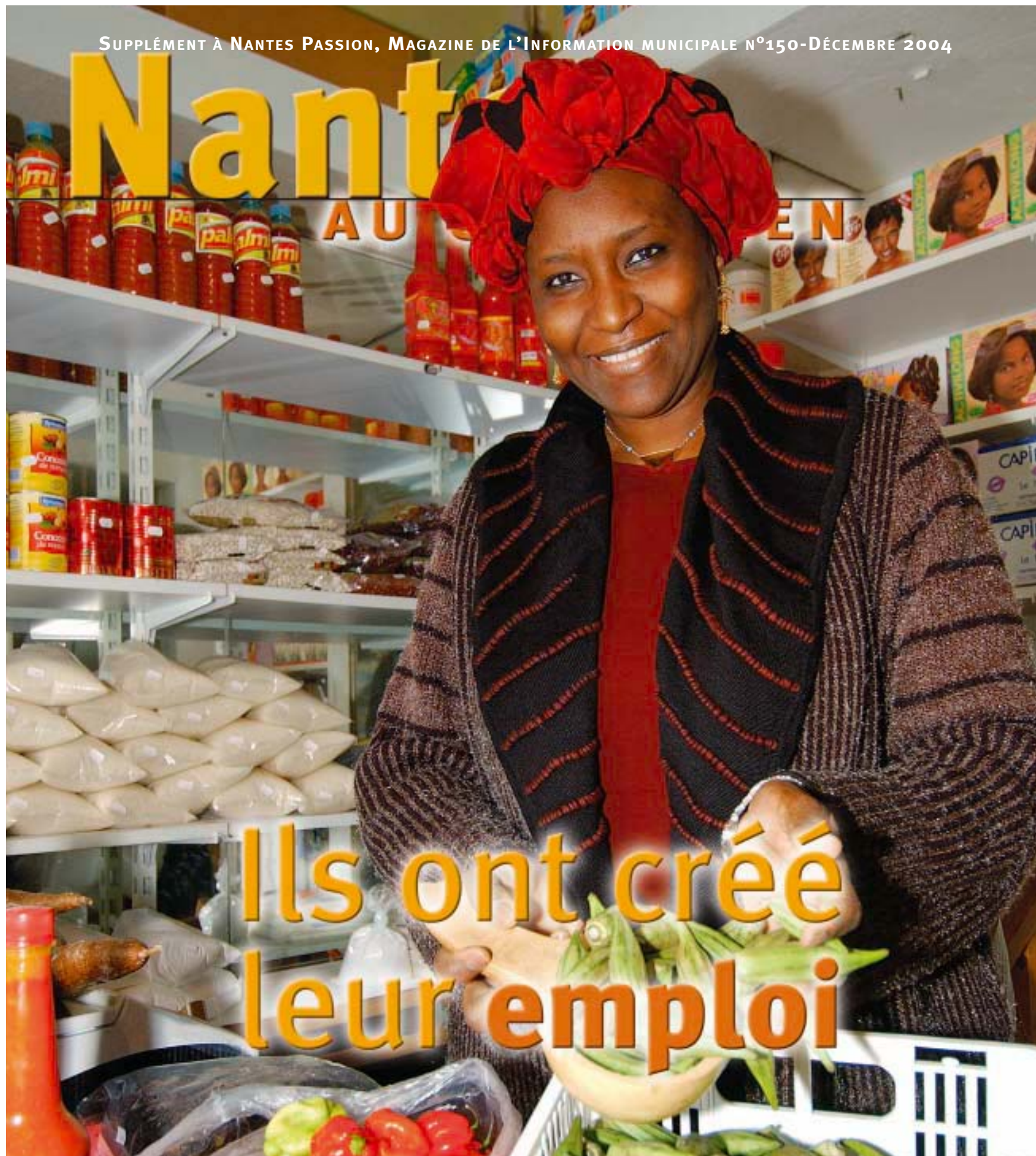


SUPPLÉMENT À NANTES PASSION, MAGAZINE DE L'INFORMATION MUNICIPALE N°150-DÉCEMBRE 2004



Ils ont créé leur emploi

LES 11 QUARTIERS NANTAIS

**Quinze pages d'actualité
sur votre lieu de vie**

HISTOIRES DE QUARTIERS

**L'école des Beaux-Arts
170 ans de courses
hippiques à Nantes**

CENTRE-VILLE



L'école des Beaux-Arts de Nantes, un siècle mouvementé

1904-2004, l'école des Beaux-Arts de Nantes fête ses cent ans. En réalité, elle succède à l'école gratuite de dessin créée un siècle et demi plus tôt. Des arts appliqués à l'industrie locale aux tendances actuelles de l'école, survol historique d'un établissement emblématique.



Dominique Le Brun (à gauche) et Gérard Hauray, témoins des turbulences de l'école avant et après 68.

Dès 1757 est créée à Nantes une "école publique et gratuite de dessin", par les États de Bretagne. On y travaille d'après copie, tôt le matin, du côté de l'actuelle rue Scribe, autour d'un seul professeur, un certain Jacques-Auguste Volaire, artiste peintre et dessinateur. Cette "espèce d'académie naissante" est fréquentée par de jeunes gens désireux de devenir artisans. L'ancêtre de l'école régionale des Beaux-Arts répond alors à la demande des industriels ou des maîtres artisans cherchant des apprentis. Une orientation qui va marquer durablement l'enseignement de l'école. Si on y apprend, aux garçons à partir de dix ans, le dessin de la figure et de l'ornement, les mathématiques élémentaires avec application à

l'arpentage ou la géométrie descriptive appliquée à la coupe des pierres, à la charpente, à la perspective, figurent en bonne place dans les matières enseignées. Et pour longtemps. "La bourgeoisie du XIX^e refusait l'idée d'une école d'art traditionnelle au profit d'un enseignement appliqué à l'industrie" explique Michel Kervarec, ancien élève et auteur d'un ouvrage très documenté sur l'histoire de l'école (*). Le temps est au développement industriel et la ville aux mains des ingénieurs, "tout-puissants depuis la domestication de la vapeur." Déménagée plusieurs fois, fermée pendant la Révolution, l'école publique et gratuite de dessin se maintient jusqu'à la naissance de sa grande sœur avec, toujours, une prédominance des arts appliqués.

Former d'habiles artisans

Le 4 janvier 1904, c'est en effet une "école régionale des Beaux-Arts appliqués à l'industrie" (et financée par la municipalité, l'État et le Département) qui ouvre ses portes au 13, rue de Briord, après bien des débats, dans un hôtel acheté par la Ville auquel elle adjoint un bâtiment (donnant sur la rue Fénelon) pour accueillir un public nombreux, notamment aux cours du soir : dentelle ou dessin élémentaire préparant à la broderie pour les femmes, dessin industriel ou composition décorative à l'usage des apprentis et des ouvriers, histoire de l'art pour tous publics. "On crée aussi un cours pour les gens fortunés et un autre pour les enfants le jeudi." Autre nouveauté, l'école a désormais un directeur. Le premier, Emmanuel Fougerat, est diplômé des écoles parisiennes. On lui demande d'être "ancien et moderne tout à la fois, de se pénétrer de l'industrie locale et de ses besoins, (...), faire de bons ouvriers, des praticiens habiles et non des fruits secs du grand art." Au programme de l'école : dessin, peinture, aquarelle, modelage, sculpture, arts décoratifs et industriels, architecture, dessin industriel, anatomie, histoire de l'art. Les études durent trois ans et on y forme des artistes, des artisans d'art mais aussi des candidats aux diplômes parisiens ou au professorat. On y dessine et on y peint d'après l'antique ou le modèle vivant, d'après copie de tableaux ou des objets qui commencent à garnir le musée des arts décoratifs. Et dans un jardin aménagé pour l'occasion car "il faut étudier la nature et éviter de s'éterniser dans la contemplation des styles d'autrefois." Arrive la guerre de 1914. Les élèves mobilisés se font tirer le portrait en uniforme. Beaucoup ne reviendront pas. Une association des anciens est créée. Qui s'occupera notamment des festivités : char du carna-



val et bal costumé dans les salons Mauduit, chaque année à la mi-carême. D'autres événements échelonnent le calendrier : exposition des travaux à la Bourse du commerce, remise des prix au théâtre de la Renaissance puis à Graslin.



Les élèves masculins en 1910.

val et bal costumé dans les salons Mauduit, chaque année à la mi-carême. D'autres événements échelonnent le calendrier : exposition des travaux à la Bourse du commerce, remise des prix au théâtre de la Renaissance puis à Graslin.

Encourager l'expression individuelle, une ligne contestée

Parmi les directeurs, il en est qui impriment leur marque plus que d'autres. Paul Deltombe est nommé en 1931, alors que sévit la crise économique mondiale. Proche de Matisse et de Signac, qu'il seconde au Salon des Indépendants, il instaure une nouvelle pédagogie, en rupture complète avec ses prédécesseurs. "Moins académique, il va favoriser les tendances diverses des élèves, encourager les individualités." Il supprime notes et classements, fait aborder la peinture et le modèle vivant plus tôt dans la scolarité, autorise la mixité dans certains cours (par souci d'économie, le modèle ne posant qu'une heure au lieu de deux) et installe des contradictions entre anciens et modernes, provoquant la colère de certains parents d'élèves et enseignants mais les rapports d'inspection le soutiennent. Il faut dire qu'il a pour gendre le fils de Camille Chautemps (président du Conseil de l'époque). Il finira pourtant par être écarté, suite à une intervention du Maire. On lui reproche "de faire régner la plus profonde anarchie et d'être de plus en plus exalté." La rigueur académique a encore la vie dure...



Dans les années 60. (Coll. particulière).

Reconstruction et développement de l'architecture

Seconde Guerre mondiale puis Vichy. "C'est le retour au classicisme. On prône l'ordre, l'école fait un peu désordre." Mais l'heure est aussi à la reconstruction. Les bombardements ont épargné la structure de l'école mais cloisons et vitres sont entièrement soufflées. Deux cours sont rouverts à Talensac, en attendant la restauration de l'école. L'après-guerre voit aussi la naissance de l'Ordre des architectes et, dans la foulée, la création d'un atelier d'architecture indépendant de Rennes (qui seule est alors habilitée à délivrer le diplôme). "L'atelier commence petit mais la mise en place d'un cours prépara-



Michel Kervarec, auteur d'une "Histoire de l'école régionale des Beaux-Arts de Nantes", richement documentée.

→ toire à l'école nationale va lui assurer son développement et la prééminence de Nantes par rapport à d'autres villes". Nantes se démarque de plus en plus de Rennes. Un seul et même directeur est nommé pour les deux entités, Beaux-Arts et Architecture. En 1947, c'est même un architecte qui est nommé. André Guillou y reste vingt ans, pendant lesquels il s'attache surtout à défendre en haut lieu, c'est-à-dire à Paris, les couleurs de son atelier nantais, prémisse de la future école d'architecture. La ligne classique prônée par Vichy n'est pas remise en cause, bien que le gouvernement soit aux mains de la gauche. "Il faut dire qu'à l'époque, on s'attache surtout à remettre l'école sur pied." Dans le même temps, une autre tendance se dessine : "certains enseignements datant de l'ancienne école de dessin disparaissent peu à peu comme les cours du soir de gravure industrielle. Les enseignants partent à la retraite et ne sont pas remplacés. On s'achemine de plus en plus vers une école d'art." En 1948, Fernand Léger vient faire une conférence au musée des Beaux-Arts sur l'art moderne, l'école s'ouvre aux courants de son époque. La peinture non figurative y fait son entrée, malgré les réticences de certains enseignants. Une option "décors de cinéma" est créée, que fréquentera Jacques Demy. En 1954 est instauré le C.A.F.A.S. (Certificat d'aptitude à une formation artistique supérieure), sanctionnant trois ans d'études. Puis le diplôme national, sanctionnant cinq ans d'études et offrant la possibilité d'enseigner. "Il fallait choisir une spécialité : décoration plane, décoration volume, publicité, gravure, peinture, sculpture, céramique...", encore une étape dans l'évolution de l'enseignement.



Le bizutage, tradition oblige... Ici en 1954. (Coll. particulière).

Les à-côtés fracassants de l'école

Côté direction, André Guillou, à qui l'on reproche ses déplacements à Paris aussi bien que son absence à tous les jurys d'examens concernant les Beaux-Arts, est démis de ses fonctions en 1967. L'autre motif, ce sont les plaintes répétées du voisinage de l'école. Les élèves des cours d'architecture n'ont pas d'horaires, et ils viennent de créer une fanfare. L'école primaire de la rue du Moulin, toute proche, en fait les frais. Des pétitions circulent. "André Guillou invoque la tradition contre laquelle il n'a aucun pouvoir disciplinaire. Le chahut fait partie de cette tradition, alors..." Chahuts mais aussi chansons paillardes, nudité des modèles, bizutages parfois violents, tout cela fait partie du "folklore" un peu sulfureux de toute école d'art qui se respecte. Nantes n'échappe pas à la règle.

Une vraie école d'art pour demain

Et puis 68 et son cortège de révolutions. Gérard Hauray et Dominique Le Brun ont vécu, comme élèves, cette période décisive et trouble. "Avant 68, on consommait des fondamentaux académiques sans savoir qu'en faire. Est arrivée cette crise profonde. On est passé en quelques années de disciplines traditionnelles à quelque chose de l'ordre d'une singularité formée. Il fallait que tout le monde ait le même regard. On n'apprenait plus à peindre, à dessiner ou à sculpter. Et tout cela s'est fait avec les mêmes enseignants qu'avant 68..." L'important n'est plus l'œuvre que l'on produit mais le discours qui l'accompagne. Un exemple parmi d'autres, le diplôme de Dominique Le Brun : "J'ai présenté des objets comme un brûleur de gaz, un transistor. J'ai eu mon diplôme. D'autres, qui présentaient des œuvres beaucoup plus classiques, ont échoué." Les années décisives, Gérard Hauray les situe entre 1970 et 1980. "Certains enseignants ont su faire la transition entre modernité et académisme. Depuis ces années-là, on apprend ici à réagir à des situations. L'aspect technique ne prime pas. Et puis, les ruptures entre les disciplines ont fait leur temps. Il s'agit maintenant de définir la spécificité de l'école de Nantes à l'échelle de l'Europe. Les cent ans de l'école, finalement, sont un bon prétexte pour parler d'avenir !"

ARMELLE DE VALON

(*) Histoire de l'École régionale des Beaux-Arts de Nantes, par Michel Kervarec, éditions Coiffard.

Autres sources : Archives municipales de Nantes

La traditionnelle exposition des travaux d'élèves au Palais de la Bourse. (1913)



170 ans de courses hippiques à Nantes



Course de trot monté devant les tribunes en 1937.

Organisées à l'origine en 1834 pour améliorer la race chevaline, les courses de chevaux sont vite devenues un rendez-vous populaire et mondain où se retrouvait toute la société nantaise. Aujourd'hui, la France entière peut parier sur les courses du Petit-Port qui a su rester malgré, les difficultés, le premier hippodrome de l'Ouest.

C'est au Conseil général de Loire-Inférieure que revient l'initiative de l'organisation des courses équestres à Nantes. En 1834, une subvention de 1 500 francs est confiée à la Société royale académique de Loire-Inférieure présidée par Camille Mellinet pour récompenser les chevaux vainqueurs. "Il s'agissait au départ d'améliorer par la compétition la bonté des chevaux, afin de stimuler leur robustesse, leur rapidité

et leur résistance, explique Michel Bodiguel, président de la Société des courses de Nantes. À l'époque c'était un devoir national et économique car le cheval était à la fois un élément important de transport de personnes et de marchandises, un outil de guerre et de travail dans les campagnes." L'année suivante, le ministère de l'Agriculture autorise les compétitions à Nantes et ajoute une participation de 3 000 F pour créer deux prix. Reste alors pour la commission de la Société royale académique à trouver un champ de courses. "La première année, les chevaux courent à l'extérieur de Nantes sur les prairies de l'actuelle route de Clisson sur "la lande de la Pelée" dite La Plée, à Basse-Goulaine", raconte Michel Bodiguel. La piste d'un kilomètre est délimitée par des piquets de bois et des cordes. Le ➔



Saut, lors du Prix Jeanne-d'Arc, steeple-chase militaire (1933).

➔ 9 août 1835, à 13 h, au son de la trompette, trois chevaux se placent sur la ligne de départ du prix d'arrondissement (1 000 F) avec 2 kilomètres à couvrir en 3 minutes. Pendant trois jours, une vingtaine de chevaux venus de tout l'Ouest et même de Paris vont s'affronter dans cinq courses de plat, galop et pour la première fois en France de trot monté.

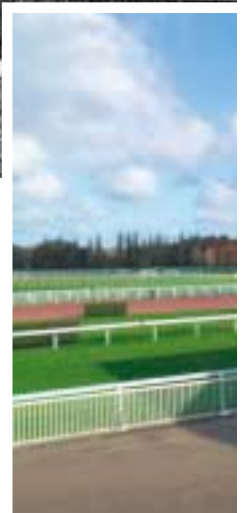
Les premiers paris. Après ce premier succès, la Société royale académique cherche un terrain plus proche de Nantes et plus grand pour accueillir public, marchands ambulants et installer des tribunes. Son choix se porte sur les prairies inondables de la Pabois à Chantenay. Les 7

et 8 août, un véritable cortège emprunte le quai de la Fosse ou la Loire pour assister au spectacle. "Il faut bien comprendre qu'à l'époque la Beaujoire n'existait pas, souligne Michel Bodiguel. Les courses déplaçaient beaucoup de monde, on raconte qu'il fallait cinq cents hommes de troupe plus vingt gendarmes à cheval pour protéger le site." Chantenay, qui ne sera utilisé que trois étés, a vu naître deux grandes innovations : la course de trot attelé et les paris. "Contrairement à ce qu'on croit, le trot attelé est né à Nantes, pas en Grande-Bretagne, insiste Michel Bodiguel. Bien sûr on n'utilisait pas nos sulkys modernes mais de lourds chariots d'artillerie qui seront vite remplacés par

des voitures plus légères." Quant aux paris, ils sont apparus lors de défis lancés hors courses par des propriétaires, le public ne manquant pas de prendre parti et de miser quelques sous sur les compétiteurs.

Plus tard, des roulottes s'installeront autour du champ de courses pour enregistrer les combinaisons des parieurs.

Jusqu'à 60 000 personnes par an ! Vite à l'étroit à Chantenay, les compétitions sont déplacées une nouvelle fois sur



Manœuvres d'ambulanciers du 11^e escadron du train d'équipage en 1912.



Les turfistes se rendent aux guichets après l'arrivée d'une course, à l'angle des tribunes. (1934).



Michel Bodiguel, président de la Société des courses équestres de Nantes.

la Prairie de Mauves qui s'étendait à l'époque sur les communes de Nantes et Doulon. La piste fait deux kilomètres et on peut y installer en 1850 des obstacles naturels pour le steeple-chase en utilisant un ruisseau qui passait à l'intérieur. Le site partagé avec l'armée accueillera les compétitions pendant 27 ans. Souvenir de cette époque, le prix Richebourg financé par les commerçants du quartier du même nom est toujours couru à l'hippodrome du Petit-Port.

En 1840, la Société des courses de Nantes est créée pour prendre le relais de la Société royale académique. Les "gentlemen", propriétaires qui montaient leurs propres chevaux ont laissé la place aux jockeys. Les courses animent l'ensemble de la ville. Réceptions, représentations théâtrales, bals, concerts et buvettes se multiplient dans les semaines précédant le dimanche des courses qui pouvait rassembler certaines années jusqu'à 60 000 personnes. En 1868, trois ans après la création du Pari mutuel (PMU), le public peut miser officiellement sur les chevaux.



Un hippodrome au Petit-Port.

Après la guerre de 1870 et un court passage sur la Prairie-au-Duc, la Société des courses de Nantes s'installe définitivement au Petit-Port en 1875. "L'armée utilisait la Prairie de Mauves pour ses manœuvres, explique Michel Bodiguel. Avec la construction du pont de la Vendée, les explosions pour extraire la pierre sur les contreforts de Saint-Sébastien effrayaient les chevaux des officiers. L'armée s'en plaint à la SNCF et à la mairie qui propose alors d'installer l'armée et un champ de courses sur le site du Petit-Port." Au fil des ans, le site est aménagé : traçage de plusieurs pistes, constructions de tribunes en dur, de boxes pour les chevaux. En 1913, une société de trot est créée : la Société sportive de l'Ouest pour l'amélioration des chevaux. La cohabitation sera houleuse entre les deux sociétés avant leur rapprochement puis la fusion en 1945. Progressivement le nombre de courses et les prix en jeu augmentent sans être trop gênés par les guerres et l'occupation des lieux par l'armée anglaise. On passe de 3 716 380 F de prix distribués pour dix réunions en 1945 à 171 564 000 F pour vingt courses en 1966.

Une fréquentation en baisse dans les années 80.

En 1983, l'hippodrome plafonne à trente-trois réunions par an, mais le nombre de spectateurs a fortement décliné avec le développement de la voiture et de nouveaux loisirs. "L'hippodrome est confronté à des problèmes de fréquentation qui rendent difficiles l'entretien des sols et le maintien de la qualité des pistes

alors que les professionnels sont de plus en plus exigeants", regrette Michel Bodiguel. Pour attirer un nouveau public et accroître les ressources financières, l'hippodrome s'ouvre vers l'extérieur. En 1988, le jour de la clôture des courses, un défilé haute couture suivi d'une réception sont proposés au public. Le site accueille de nouvelles compétitions : cross pédestre, pentathlon, chiens de traîneau, poney games... "Aujourd'hui, l'hippodrome du Petit-Port est à la fois une plaine de jeu utilisée pour des spectacles, concerts, un espace de détente pour les étudiants ou les joggeurs, un lieu de manifestations importantes mais aussi une vitrine économique. Nous accueillons beaucoup de séminaires, d'expositions et de colloques." Côté courses, la société nantaise organise en 1996, la première course décentralisée du PMU. Depuis, les joueurs de toute la France peuvent miser certains jours sur les courses de Nantes. Malgré les difficultés, le Petit-Port a su redresser la barre et affirmer sa place de premier hippodrome de l'Ouest. Il accueille toujours les plus grands jockeys et chevaux du circuit à l'image de Général du Lupin, vainqueur du dernier Grand Trot de Nantes en novembre dernier.

LAURENCE COUVRAND

Pour en savoir plus :

"Des chevaux dans la ville : 170 ans de courses à Nantes", de Xavier Cebron de Lisle, éditions de la Duchesse Anne. www.courses-nantes.com